

Cœur de glace

Je me souviens du jour où pour la première fois Pauline posa sur moi ses grands yeux verts. C'était par une belle matinée de printemps, peu après les marées d'équinoxe. Le vent d'ouest avait cédé la place à une brise légère venue de l'intérieur des terres, et des odeurs de gazon fraîchement coupé flottaient sur les rues du village. Le vieil Emile avait sorti son escabeau sur le trottoir. Muni d'un arrosoir et d'une serpillère, il s'efforçait de redonner à son échoppe un semblant de jeunesse. Rares étaient les passants qui arpentaient la ruelle à cette heure encore matinale, et je somnolais tranquillement au fond du magasin quand le carillon de la porte d'entrée me tira brusquement de ma léthargie. Une bouffée de lumière envahit subitement la pièce. Un instant aveuglé, je ne distinguai d'abord qu'une masse informe que je pris pour un homme de forte corpulence. Emile suivait de près, engoncé dans son tablier gris qu'il s'empressa d'ôter non sans s'y être au préalable discrètement essuyé les deux mains. Ce n'est qu'au moment où les silhouettes se séparèrent pour le laisser passer que je compris qu'elles étaient deux.

Pauline venait d'entrer dans la boutique, et dans ma vie.

Elle était accompagnée d'une femme que je reconnus immédiatement pour l'avoir souvent observée fureter entre les meubles. Elle soulevait les objets les uns après les autres, les soupesait, les retournait dans tous les sens avant de les reposer un peu plus loin, jamais au bon endroit. Loin de s'en offusquer, Emile s'en amusait. Le vieil antiquaire la suivait, docile, remplaçant derrière elle ce qui aux yeux d'un néophyte pouvait passer pour un affreux bazar, mais qui n'était en fait qu'un désordre savamment agencé.

Pauline n'était pas comme sa mère. Elle se tint longtemps immobile, sans doute impressionnée par le fatras de meubles qui encombraient la pièce. A son sac elle avait noué un foulard bariolé qu'elle ne cessait de tortiller entre ses doigts. Puis tout à coup, je la vis s'avancer vers moi. Elle se déplaçait délicatement, mais sans la moindre hésitation, se frayant un chemin entre les meubles où s'entassaient pendules en bronze, sextants, tasses, encriers, vases, miroirs de poche et autres flacons de toilette décorés à l'or fin. J'étais beau alors, et l'affirmer n'est pas mentir, mais lorsqu'elle s'approcha si près de moi que je pus découvrir

mon reflet dans le noir de ses prunelles, je me dis que jamais encore je n'avais été si lumineux. En un instant j'acquis la certitude que cette journée ensoleillée allait changer ma vie.

Les miroirs réfléchissent trop, dit-on, pourtant je peux vous assurer que ce jour-là il me fallut moins d'une seconde pour arrêter ma décision : ce beau visage serait à moi. Rien qu'à moi. Ce fut un vrai coup de foudre.

Si Pauline avait hérité de sa mère ses yeux émeraude, elle était en revanche aussi blonde que sa mère était brune. Elle me regardait, la tête légèrement inclinée sur le côté, et ses cheveux coulaient le long de son visage, sur ses épaules et jusque dans son dos, avec la fluidité d'une onde évanescence. J'en restai ébloui.

- Miroir, mon beau miroir, murmura-t-elle dans un sourire.

Puis haussant le ton à l'intention de sa mère, elle poursuivit :

- C'est lui que je veux pour mon anniversaire.

Ah, ce petit doigt rose pointé sur moi ! Je peux dire que dès le premier instant j'en suis tombé follement épris.

C'est à travers un vague brouillard que j'entendis Emile vanter mes qualités. Je n'écoutais pas. Je n'avais d'yeux que pour ceux de Pauline qui m'aspiraient dans leur doux tourbillon. Je ne repris conscience qu'au moment où les robustes mains d'Emile m'arrachèrent du mur où je croupissais d'ennui depuis si longtemps.

- C'est un bon choix, conclut-il en soufflant la poussière qui collait à mon dos.

Châssis d'argent ciselé entremêlé d'éclats d'ivoire, incrustations d'émeraudes, de topazes et de cornalines, j'avais, selon ses dires, longtemps appartenu à la plus belle princesse Touareg que le désert ait jamais engendrée.

- Peut-être même a-t-il encore des pouvoirs enchanteurs, ajouta-t-il avec un soupçon de mystère au coin des lèvres.

Pauline habitait une bâtisse blanche aux volets bleus posée au bord de la falaise. A peine en avions-nous franchi le seuil qu'elle courut à sa chambre. La pièce était gaie, spacieuse, éclairée par une immense baie vitrée qui ouvrait sur la mer. Sans hésiter, elle m'installa au pied de son lit, sur un mur blanc tendu d'un grand filet de pêche agrémenté de coquillages, de crabes, d'étoiles de mer. Puis elle demeura un long moment immobile à me contempler, es yeux pétillants de plaisir :

- Miroir, ô mon beau miroir, m'interrogea-t-elle en me gratifiant d'un délicieux sourire, ne suis-je pas la plus belle ?

Puis elle s'envola dans l'escalier en chantonnant, et bientôt je n'entendis plus que le fracas des vagues roulant sur les galets au pied de la falaise. Des parfums d'iode me montaient à la tête. bercé par un doux courant d'air, je me pris à rêver que j'étais un poisson d'argent oscillant dans les vagues. L'esprit un peu confus, je m'abandonnai aux rayons du soleil, en pensant que ma nouvelle vie se présentait sous les meilleurs auspices.

Le crépuscule venu, lorsque la lumière orangée du ciel emplît la chambre, Pauline revint le visage tout ensoleillé. Radieuse. Resplendissante. Elle s'affala sur son lit dans un soupir des plus charmants, pour aussitôt se relever.

- Maintenant à nous deux, dit-elle en me regardant au fond des yeux.

Et elle m'adressa le plus joli clin d'œil qu'il ne m'eût jamais été donné de refléter, avant de plonger dans une malle en cuir où elle puisa des brassées de vêtements qu'elle jeta pêle-mêle en travers de la pièce.

Quelques instants après, elle était nue.

J'aurais dû m'y attendre. Je crois même que je l'espérais. Mais lorsqu'elle m'apparut si belle, si parfaite dans la splendeur de sa nudité, je manquai défaillir et rougis tel un coquelicot sans que la lumière du soleil couchant n'y fut pour quelque chose. Un doigt délicieusement posé au coin des lèvres, elle se promenait innocemment autour du lit hésitant sur la tenue à adopter, et moi, totalement subjugué, je ne me lassais pas de la contempler. J'étais ensorcelé.

Ah, si seulement ce soir-là j'avais pu détourner la tête ! Mais comment ne pas regarder quand on est un miroir ? Elle allait et venait dans la chambre me jetant de rapides coups d'œil, tantôt mutine, tantôt câline, voire un peu cabotine. Emu, brûlant de fièvre, j'étais tellement troublé qu'elle finit par s'en apercevoir et prit un air faussement contrarié :

- Eh ! Mais c'est quoi ça ?

Et d'une caresse de sa paume fraîche et douce, elle effaça l'émoi qui me brouillait la vue.

Ce soir-là, bien longtemps après qu'elle ait choisi sa robe et lissé ses cheveux, bien après qu'elle ait refermé la porte sur ma solitude, je continuai de frissonner comme un malheureux naufragé éperdu sur la rive, guettant dans la pénombre de la chambre un présage, un espoir, la promesse de son retour.

Plus l'été avançait sur le calendrier et plus Pauline devenait désirable. Ses joues de pain d'épice délicieusement dorées par le soleil et par le vent m'émerveillaient. Tout en elle charmait mon cœur de glace. Je me chauffais à ses sourires, me détendais à ses grimaces. Nous étions devenus grands complices. Pour elle je chassais le plus infime des points noirs, balayais de son front l'ombre du moindre doute. Elle était belle, gracieuse, je le lui répétais tous les matins et en retour elle me livrait les secrets de ses jardins les plus intimes. Si ce n'est pas l'amour qui me souriait, alors ça lui ressemblait fort. J'étais heureux. J'étais fou. J'étais fou amoureux. Et les jours s'égrenaient, limpides, aussi doux et légers que la caresse d'une hirondelle.

Un soir pourtant, elle s'effondra en larmes sur son lit :

- Miroir, ô mon miroir, murmura-t-elle, de lourdes larmes roulant sous ses paupières.
Réponds-moi sans détour : ne suis-je pas assez belle pour lui ?

J'ignorais qui était ce « lui » qui arrachait des larmes à mon doux visage tant aimé, mais j'aurais payé cher pour le tenir en face de moi.

- Ne pleure pas ma belle. Je ne sais ni de qui, ni de quoi tu parles, mais je peux t'assurer que nulle au monde ne t'égale en beauté. Un miroir ne saurait mentir, tu le sais, alors sèche tes larmes, ma douce, tu n'as aucune raison de perdre confiance en toi.

J'ignore si Pauline m'entendit, mais elle resta longtemps à me scruter de ses grands yeux mouillés. Puis posant délicatement ses lèvres sur mon cœur, elle m'embrassa si fort que j'en gardai longtemps la trace et le goût de son rouge à lèvres. J'étais aux anges. Lorsque finalement elle s'écarta de moi, j'étais si ému que j'en tremblais encore. Elle me jeta un regard de défi où se lisait toute la résolution de sa jeunesse :

- Tu as raison, toi ! me lança-t-elle dans un clin d'œil de connivence. Il faut garder confiance !

Le beau temps était revenu.

Ce n'est que quelques jours plus tard que l'orage se déchaîna. Nous étions le quatorze juillet. Pauline s'était livrée à une de ces longues séances d'essayage qu'habituellement j'appréciais tout particulièrement, mais qui ce soir-là s'avéra laborieuse tant elle était nerveuse. Après s'être enfin décidée pour un ensemble en lin qui mettait son bronzage en valeur, elle m'avait regardé avec une moue dubitative, presque réprobatrice, puis elle m'avait tourné le dos sans un sourire. Toute la famille était sortie pour le feu d'artifice. Seul dans la grande maison vide, je sursautais à chaque détonation quand, entre deux fusées, j'entendis des pas précipités qui grimpaient l'escalier. La porte de la chambre s'ouvrit brusquement pour laisser le passage à une Pauline plus épanouie que jamais. Elle n'était pas seule. Un homme la suivait de près qui tenait ses chaussures à la main. A peine étaient-ils entrés qu'il l'enlaça si fort que je crus que j'allais étouffer.

Ah ! Pauline ! Si seulement à ce moment-là tu avais compris combien il est cruel de demander à un miroir de toujours regarder sans jamais manifester le moindre trouble.

Dehors, le feu d'artifice n'était plus qu'un lointain écho tant mon cœur battait la chamade. L'homme me tournait le dos, mais dans la lumière des fusées qui tour à tour illuminaient la

chambre de vert, de bleu, de rouge et d'or, je devinais ses mains qui se glissaient dans l'échancrure de son corsage. S'immisçaient sous sa jupe. Pauline était à moi, rien qu'à moi. C'était plus que je ne pouvais en supporter.

« L'amour est aveugle », disait Platon. Quelle ironie ! Amoureux je l'étais, oui, et même bien au-delà de la passion. Mais aveugle ? Comment aurais-je pu l'être ? Sous mon regard troublé de fièvre, Pauline souriait, cruelle dans toute son innocence. Et plus l'homme dévorait ses grands yeux d'émeraude, plus son sourire s'épanouissait.

Alors j'eus mal, très mal. Une profonde colère se mit à sourdre en moi. Ma rage enfla avec une telle violence qu'en l'espace d'un instant je basculai de l'autre côté, du côté de ce monde obscur et maléfique qui baigne au fond de tout miroir.

Quand l'homme voulut lever vers moi son regard de vainqueur assouvi, il ne put qu'écarquiller les yeux, son regard affolé fouillant désespérément le vide à la recherche de son reflet.

Peine perdue, son image avait disparu.

Marie-Christine QUENTIN - ATSCAF Orne
1^{er} Prix de la Nouvelle 2014